

L'an mil documenté à travers une fouille archéologique en vieille ville de Luxembourg

Isabelle Yegles-Becker

Luxembourg ; an mil ; archéologie urbaine ; résidus protohistoriques

Les campagnes de fouilles archéologiques menées par le Fonds de rénovation de la vieille ville en 1998 et 1999 aux alentours du Musée national d'Histoire et d'Art donnent occasion à rediscuter les origines mêmes de la ville de Luxembourg. Plus qu'une forte présomption, c'est grâce aux fouilles systématiques préalables sur des terrains qui sont l'objet d'aménagements architecturaux, que ces archives uniques du sous-sol ont pu être étudiés.

Le site fouillé se trouve au niveau le plus élevé de la vieille ville, dans une cour intérieure de la rue de la Boucherie. Le site comporte environ une superficie de 150 m².

Le secteur fouillé évoque une aire libre parsemée de déchets. Les structures archéologiques sont en bordure de la surface de fouille; elles ne permettent pas dans une première approche de fournir une vue d'ensemble sur le quartier.

Quelques configurations sont à exclure, notamment une rue ou ruelle qui traverserait les cours arrières de la rue de la Boucherie.

Si l'histoire de ce lieu est bien documentée du XVI^e au XX^e siècle, l'archéologie apporte des renseignements précieux à la fois d'ordre social et architectural sur une époque reculée. Au-delà des questions qui sont relatives à l'origine de la ville de Luxembourg, le site en question atteste le passage d'une architecture en matière périssable vers une architecture en pierre.

Résidus protohistoriques (Hallstatt D)

Une poignée de tessons attribuables au Ve siècle avant J. C., une dépression rocheuse, ressemblant à une fosse, des excavations ponctuelles entaillées dans la roche sous forme de

trous de pieux, composent l'essentiel des structures et du matériel protohistoriques découverts.

Habitation et artisanat autour et avant l'an mil

La fouille a dévoilé un niveau d'habitation comportant dans ses résidus archéologiques un grand trou de poteau, un foyer de travail métallurgique, deux fonds de cabane et un alignement de pieux qui devait correspondre à une clôture.

Le seul grand trou de poteau retrouvé a pu faire parti d'un support central du faîtage ou d'un poteau cornier. L'activité artisanale de métallurgie est attestée par une structure de combustion piriforme à mettre en relation avec un fond de cabane et une clôture en bois coupant le secteur en deux. Il est possible que cette clôture ait marqué soit une limite « de parcelle », soit une paroi abritant du vent pour protéger l'atelier métallurgique. Le vent est un élément naturel qu'il s'agit de dominer surtout lors de l'emploi de bas fourneaux assez rudimentaires. Les datations C14 apportent des fourchettes chronologiques entre 940 et 1120.

Parmi environ 2000 tessons découverts, majoritaire est la céramique commune du IX^e au XI^e siècle. A l'heure il n'est pas possible d'affiner cette fourchette chronologique, les céramiques de nos régions étant toujours trop peu connues. Pour les tessons à cuisson oxydante, ceux attribuables au site de poterie d'Autelbas (B, Arlon) par exemple, ne peuvent toujours pas être datés avec précision, tandis que les fragments d'écuelles du type « Hospital-keramik » (D, Trèves) devraient remonter avec certitude au VIII^e siècle.



Fig. 1: Niveau construction en bois, autour de l'an mil. 14 trous de pieux matérialisant une clôture; 15 emplacement du foyer de travail métallurgique; 16 Fond de cabane; 18 Trou de poteau.

Niveau de construction en pierre

Les premières couches de terre de couleur noire et brune composées de matière organique et de charbons de bois donnent lieu à réfléchir sur les événements qui ont pu se produire au moment de l'abandon d'un contexte d'habitation métallurgique en matière périssable. Est-

ce le témoin d'un grand feu accidentel, ou d'une « tabula rasa » violente, ou une volonté plus pacifique pour créer un nouveau lotissement du site, dans le contexte d'une protection qui serait à établir pour abriter la basse cour du château ?

Les constructions en pierres, notamment plusieurs murs en direction sud, un socle, l'em-

preinte d'un mur très large en négatif, deux murs épais de l'ordre de 1,5 m dans la maison arrière sont à mettre en relation avec la dernière des deux couches de terres brûlées.

Le site hébergeait une tour dite Mélusine démolie en 1598. Cette mention dans les textes trouve enfin une confirmation par les découvertes *in situ*. Ainsi des murs de fondation d'une épaisseur de l'ordre d'un mètre et demi, comportant un angle rentrant, sont le témoin matériel de cette tour.

L'enclos de la tour a également trouvé une réponse archéologique au niveau de la fouille dans les zones ouest et sud ainsi qu'au niveau des parcelles avoisinantes.

En effet, un mur de clôture matérialise encore à ce jour la limite de parcelle entre la propriété 11, rue de la Boucherie et ses parcelles avoisinantes septentrionales. Par des fouilles supplémentaires effectuées à l'extérieur de ce mur aveugle, il a été intéressant de retrouver justement au niveau des arrières bâtiments, des caves ou de profondes excavations. Elles peuvent être le rappel d'un fossé qui aurait pu devancer ce mur de clôture, car il est peu commun de retrouver un sous-sol au niveau de bâtiments arrière, affectés habituellement à des écuries.

Le matériel archéologique permet de postuler qu'à partir de la phase de construction en pierre, à supposer au plus tôt à partir du XI^e siècle, la cour actuelle n'a jamais servi à des fins autres que celui d'espace libre.

Toutefois, les textes restent muets sur l'affectation de la tour Mélusine et au regard de l'infrastructure connue de la ville au XV^e siècle, nous pouvons exclure un usage public.

L'origine de la ville

La date emblématique de 963 était assimilée à la naissance du site et de la ville de Luxembourg. Par cet acte d'échange, engageant le comte Sigefroid et l'abbaye St-Maximin de Trèves, les historiens trouvaient un consensus

dans les hypothèses suivantes: Le site *Lucilinburhuc* était une terre limitrophe de deux anciennes paroisses, une contrée moins économique que les riches plaines alluviales, une région boisée, donc une région idéale pour l'enracinement du comte Sigefroid.

Or, depuis au plus tard la découverte de l'habitat d'artisan sur ce plateau rocheux, il est à supposer que l'endroit n'est pas désert, mais qu'il est habité. A l'époque carolingienne, l'habitat est dispersé. Les immenses forêts et les clairières ont attiré des forgerons et des charbonniers. Si on se permet de supposer une agglomération dispersée, ne pourrait-on pas interpréter celle des artisans du promontoire rocheux, comme partie intégrante du domaine de l'abbaye de St-Maximin de Trèves ? Ainsi l'abbaye de Trèves pourrait se révéler comme le véritable fondateur de ce lieu. Une hypothèse semblable a été retenue pour le site du Liestal en rapport avec ses liens connus avec le monastère de Ste-Galle.

Ainsi l'arrivée du comte ne se présente plus comme une action isolée et inattendue dans une contrée déserte, mais comme une action de force orientée par l'abbaye St-Maximin au profit du comte Sigefroid, qui a su renforcer son assise économique, religieux et politique sur un territoire peuplé. Quel en a été le réel impact de la prise en main du site par le comte Sigefroid ? Comment s'organisait cette population avant l'arrivée de Sigefroid ? Ces questions méritent des réponses et l'archéologie reste à Luxembourg toujours une des principales sources à consulter.

Par ailleurs, à l'égard des découvertes récentes dans l'église St-Sauveur (St-Michel), associée au « Vieux » marché, auxquels on a attribué une origine au lendemain de l'acte d'échange de 963, la discussion sur l'hypothèse d'une existence de tradition ancienne, peut être relancée. Les résultats de cette recherche sont présentées par John Zimmer dans l'ouvrage « Aux origines de la ville de Luxembourg » qui paraîtra à la fin de l'année 2002.

Bibliographie sélectionnée

- De Meulemeester/
Zimmer 1992 J. De Meulemeester/J. Zimmer, « Castellum Lucilinburhuc, Archäo-topographische Vorschläge zur Entstehung und Entwicklung der Stadt Luxemburg », dans: *Château Gaillard* 15 (colloque international tenu à Komburg, 1990), 1992, 113–125.
- Lavicka 1995 P. Lavicka, « Eine Eisengewerbesiedlung des 9. bis 12. Jahrhunderts in Liestal-Röserntal, dans: M. Schmaedecke (éd.), *Ländliche Siedlungen zwischen Spätantike und Mittelalter*, Beiträge zum Kolloquium in Liestal, 1995, 27–34.
- Margue/Pauly 1987 M. Margue/M. Pauly, « Saint-Michel et le premier siècle de la ville de Luxembourg », dans: *Hémecht* 39, 1987, 5–83.
- Margue 1994 M. Margue, « Du château à la ville: les origines », dans: G. Trausch (éd.), *La ville de Luxembourg*, Anvers 1994, 47–59.
- Reinert 1998 F. Reinert, « Die Archäologie und die Stadt Luxemburg », dans: *Vivre au Moyen Age. Luxembourg, Metz et Trèves, Etudes sur l'histoire et l'archéologie urbaines*, Luxembourg 1998, 74–104.
- Yegles-Becker 1999 I. Yegles-Becker, « Les fouilles de la cour derrière la maison Mersch, les découvertes antérieures aux Temps Modernes », dans: *Le passé recomposé, archéologie urbaine à Luxembourg*, 1999, 51–63.

Adresse de l'auteur

Isabelle Yegles-Becker
Fonds de Rénovation de la Vieille Ville de Luxembourg
Bd. Prince Henri 9b, L-1724 Luxembourg
vville@pt.lu